

L'oeuvre de Guy Frégault

Jean-Charles Falardeau

Volume 35, numéro 1, juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303927ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303927ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Falardeau, J.-C. (1981). L'oeuvre de Guy Frégault. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(1), 55–68. <https://doi.org/10.7202/303927ar>

L'OEUVRE DE GUY FRÉGault*

JEAN-CHARLES FALARDEAU

Département de sociologie

Université Laval

Je succède à un homme qui fut l'un des membres fondateurs de cette Académie, un homme qui fut grand historien et écrivain de grande classe, Guy Frégault, qui était mon contemporain, mon ami, et dont je fus le collaborateur en des circonstances que j'aurai peut-être à évoquer. Nos carrières ont d'ailleurs, de plus d'une façon, coïncidé. Comme Petit Jean, ce que je sais le mieux, ce sont nos commencements. Je songe à un certain dimanche de l'automne 1941 alors qu'un professeur de l'Université d'Evanston de Chicago, Joseph-Médard Carrière, reçut chez lui à déjeuner deux jeunes Québécois dont il avait appris qu'ils se trouvaient à Chicago: l'un inscrit en histoire à l'Université Loyola des PP. Jésuites, l'autre étudiant en sociologie à l'Université de Chicago. Le premier s'appelait Guy Frégault, le second, Falardeau. C'était la première fois que je rencontrais Guy Frégault. Aux questions de mon épouse qui l'interrogeait sur les musées qu'il avait visités et les concerts auxquels il avait assisté, il répondit qu'il était à Chicago pour étudier, qu'il ne sortait pas et qu'il se consacrait uniquement à son travail. Cette réponse dépeignait tout l'homme, au moral et au physique, car elle s'associait à une figure austère, légèrement distante, sérieuse presque avec application. Je n'eus aucune peine à la reconstituer ni à la comprendre lorsque, récemment, j'ai pu prendre connaissance des abondantes lettres que, durant les années suivantes, Frégault adressa à son «cher maître», l'abbé Lionel Groulx, et dans lesquelles il faisait fidèlement part de ses travaux, de ses progrès, de ses difficultés tout en demandant inlassablement conseils et précisions sur tel ou tel événement de l'histoire de la Nouvelle-France. Ces lettres sont remarquables par leur lucidité, leur netteté, leur style. Sans jouer au prophète *a posteriori*, on peut aisément discerner que l'étudiant qui s'exprime ainsi sait où il veut aller et comment prendre les moyens de préparer son itinéraire.

* Ce texte reproduit, avec quelques modifications, le discours de réception de M. Falardeau à l'Académie canadienne-française où il succédait au fauteuil de M. Guy Frégault, à Montréal, le 25 octobre 1980.

Arrêtons-nous encore un moment à ce séjour à Chicago car il faut y voir, me semble-t-il, deux autres facteurs qui ont marqué l'orientation de la carrière d'historien de Frégault. D'une part, Chicago est situé à peu près au lieu géographique qui a été l'articulation des deux grands espaces de l'empire français en Amérique, le bassin du Saint-Laurent et celui de l'Ohio et du Mississipi, auxquels Frégault devait consacrer son oeuvre. D'autre part, il y eut comme maître un jésuite érudit, le P. Delanglez, qui avait été lui-même formé par les historiens américains, qui — comme ceux que j'eus en sociologie à Chicago — travaillaient dans le sillage intellectuel des penseurs allemands du XIX^e siècle. Il acquit avec Delanglez non seulement le sens de la précision et du souci des fiches documentaires nécessaires au métier d'historien mais aussi, et peut-être davantage, l'intuition de l'ampleur de l'empire colonial français aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Il serait oiseux de nous arrêter à l'hypothèse de ce qu'eussent été la formation, l'orientation et le choix des thèmes de l'oeuvre de Frégault s'il eût pu donner suite au projet qu'avait fait de l'envoyer étudier en France l'abbé Groulx, qui l'avait élu comme son successeur, après avoir d'abord songé à mon ami Jacques LeDuc, prématurément décédé à l'hiver 1940. Comme il serait oiseux de m'arrêter à chacune des étapes de sa carrière, je rappellerai seulement qu'après un stage d'un an dans les oubliettes des Archives de la province de Québec, il entreprit, à la suite des demandes et grâce aux interventions de l'abbé Groulx, un enseignement d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal, en 1942. Après avoir été directeur de l'Institut d'histoire et vice-doyen de la Faculté des lettres, il quittera Montréal pour Ottawa en 1959, d'où, en 1961, ayant succombé aux sirènes de l'administration publique, il deviendra le premier sous-ministre du ministère québécois des Affaires dites culturelles. Entre-temps il a été, depuis les débuts, membre de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, collaborateur à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, aussi fondée par son ami l'abbé Groulx, et collaborateur, voire temporairement directeur, de la revue *L'Action Nationale* (en 1946-47). Les moments de cette évolution sont connus de tous, bien que je me réserve le privilège de faire de nouveau allusion à la toute dernière phase imprévue de son itinéraire lorsque, à la surprise générale, il devint fonctionnaire de la révolution dite tranquille.

Ce qui retiendra essentiellement mon attention, c'est l'oeuvre d'historien et d'écrivain de Guy Frégault. Cette oeuvre, si on y inclut son livre posthume sur *Lionel Groulx* et l'*Histoire du Canada par les textes* préparé en collaboration avec Marcel Trudel et Michel Brunet, comprend dix titres, en fait sept ouvrages d'his-

toire proprement dite. Il n'est pas sans intérêt d'énumérer les titres de ces monographies ou de ces synthèses historiques: *Pierre LeMoyne d'Iberville*¹, *La Civilisation de la Nouvelle-France*², *François Bigot*³, *Le Grand Marquis Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*⁴, *Frontenac*, en collaboration avec son épouse Lilianne⁵, *La guerre de la Conquête*⁶, *Le XVIII^e siècle canadien*⁷.

Seulement à s'arrêter aux titres, on constate que cette oeuvre reconstitue presque phase par phase, toutes les périodes importantes de la colonie française d'Amérique aux XVII^e et XVIII^e siècles. Toute l'histoire de Frégault est ainsi découpée à l'intérieur du régime français. Si je dis «découper», j'emploie un terme qui n'est que partiellement juste car il ne correspond qu'à ce qui était, dans l'intention de Frégault, une première mise en marche d'un projet plus global et plus ambitieux: écrire une histoire générale de la Nouvelle-France depuis ses débuts jusqu'à la Conquête. C'est ce qu'il souhaitait et annonçait hardiment dans une lettre adressée à l'abbé Groulx, en date du 20 août 1952. «Maintenant, écrivait-il, que mon *Grand Marquis* est terminé, je me lance non sans témérité dans un *Magnum opus*: une histoire générale de la Nouvelle-France — Canada, Acadie, Louisiane «et autres païs de la France septentrionale» — qui devrait compter six ou sept volumes...» Vaste projet qui ne s'est pas tout à fait réalisé mais qui, après *Le Grand Marquis*, s'est cristallisé dans *La guerre de la Conquête*.

J'ai déjà partiellement répondu à une intrigante question qui, à ce point, peut se poser: pourquoi Frégault, comme historien, s'en est-il tenu au régime français? Son maître Groulx avait pourtant commencé par étudier les luttes constitutionnelles et les problèmes de notre XIX^e siècle. Une ou des réponses partielles tiennent, me semble-t-il, aux conjonctures académiques dans lesquelles s'est trouvé Frégault. À Chicago, d'abord, où son mentor Delanglez avait étudié l'histoire de la Louisiane, à sa suggestion, Frégault se lance à la poursuite de l'aventure d'Iberville. Plus tard,

¹ D'abord publié sous le titre *Iberville le conquérant* (Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944); réédité sous le titre de *Pierre LeMoyne d'Iberville* (Montréal, Éditions Fides). 300 p.

² *La civilisation de la Nouvelle-France* (Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944); réédité, *La civilisation de la Nouvelle-France: 1713-1744* (Montréal, Éditions Fides, collection du «Nénuphar», 1969). 242 p.

³ *François Bigot, administrateur français* (2 vol., Montréal, Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1948). 442 p., 415 p.

⁴ *Le Grand Marquis: Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane* (Montréal, Éditions Fides, 1952). 481 p.

⁵ *Frontenac*, en collaboration avec Lilianne Frégault (Montréal, Éditions Fides, collection «Classiques canadiens», 1956). 93 p.

⁶ *La guerre de la Conquête* (Montréal, Éditions Fides, 1956). 514 p.

⁷ *Le XVIII^e siècle canadien: études* (Montréal, Les Éditions HMH, collection «Constantes», 1968). 387 p.

à Montréal, il donne ses premiers cours sur d'Iberville. Il possède déjà des montagnes de fiches et il est entraîné par les torrents de la documentation qui en découlent à naviguer sur tous les cours d'eau qui constituent l'armature continentale de la Nouvelle-France. À ce choix de l'historiographe, s'ajoute, à mon avis, une considération idéologique. En 1760, la Nouvelle-France a été non seulement conquise mais défaite. Notre société française a été, comme il l'a dit et répété, radicalement défaite, — et il mettait délibérément un trait d'union entre le préfixe et l'adjectif: reconstituer dans ses détails les commencements, l'apogée et le déclin final de notre société originelle, tel paraît avoir été le projet de l'étudiant voué à la littérature qui s'est découvert une mission d'historien à Chicago.

Un dessin profond s'esquisse dès les débuts et se précise par la suite avec force dans l'oeuvre de Frégault. Je dis dessin, il s'agit plutôt d'une architecture dont les piliers ont constitué, à ses yeux, les éléments fondamentaux de l'aventure française en Amérique. Il revient à plusieurs reprises aux deux ou trois éléments dialectiques de cette architecture: à l'est, la puissance des colonies anglaises; de notre côté, la dépendance d'une métropole française engagée en des luttes maritimes et continentales avec l'Angleterre; à l'intérieur de notre colonie française, un territoire presque trop vaste, défendu à peine par quelques forts depuis Montréal jusqu'à la Louisiane et qui, au surplus, vit d'une fragile économie fondée essentiellement sur le commerce des fourrures qui à la fois fera la fortune de quelques administrateurs mais ne parviendra pas à soutenir une trop mince population sédentaire.

Il est assez remarquable que les repères de cette vaste hypothèse historique correspondent presque en tous points, *mutatis mutandis*, à ceux d'une thèse qu'avait jadis proposée Léon Gérin dans un *Mémoire* présenté à la Société royale du Canada en 1896, sous le titre *Le Gentilhomme français et la colonisation du Canada*⁸. Frégault ne l'a sans doute pas connu car il n'en fait nulle part mention, lui qui pourtant avait le souci extrême des références complètes. «La Nouvelle-France, écrivait Gérin, n'avait à proprement parler qu'un seul moyen d'existence: la traite des fourrures... Cette industrie, tout en étendant démesurément les frontières de la colonie, avait retardé le défrichement de ses terres et contrecarré l'accroissement de sa population. Elle avait maintenu le pays dans un état de guerre perpétuelle sans lui donner les moyens d'en supporter le fardeau. D'un autre côté... la monarchie militaire et centralisée de la mère patrie... se trouvait elle-même fatalement à bout

⁸ Léon Gérin, «Le Gentilhomme français de la colonisation du Canada», *MSRC*, 2 série, II (1896) section 1: 65-94.

de ressources. Et tandis que l'Angleterre, pouvait appliquer deux milliards de francs à la conquête du Canada»⁹ la guerre en permanence ne pouvait aboutir qu'à la main-mise par eux sur notre pays.

Je brosse à trop grands traits les constatations de Gérin. Je voulais seulement signaler la coïncidence de perspectives entre deux esprits puissamment observateurs. Il va de soi que les analyses de Frégault, si elles utilisent un collimateur analogue à celui de Gérin, cheminent selon des itinéraires différents, élucidant les épisodes militaires, les stratégies administratives, reconstituant par le détail la physionomie des personnages dominants et les péripéties dont ils ont été protagonistes, acteurs, vainqueurs ou victimes.

Dès sa première oeuvre, qui était sa thèse de doctorat, sur *Pierre LeMoynes d'Iberville*, s'esquisse le complexe processus continental triangulaire mettant aux prises les Français, les Indiens, les harcèlements de la puissance maritime et coloniale de l'Angleterre. Déjà aussi se manifestent les dons les plus saillants de l'historien: la clarté du style, la surabondante érudition, l'incontestable sympathie pour son héros, «le plus glorieux fils de la Nouvelle-France» que Frégault avait, dans la première édition, qualifié de l'épithète triomphaliste de «d'Iberville le Conquérant». Incroyable conquérant, en effet, que ce troisième des quatorze enfants de Charles LeMoynes d'Iberville dont l'existence est vouée à une odyssée presque ininterrompue d'entreprises aussi intrépides que tumultueuses: une première expédition à la baie d'Hudson, dont le double but est de rechercher des «passages vers l'Ouest» et d'en déloger les Anglais; une série de razzias sur la côte est, du côté de Schenectady, de l'Acadie et de Terre-Neuve; une seconde expédition au nord où il enlève une seconde fois aux Anglais le fort Nelson. Plus tard, il entreprendra trois voyages du côté du Mississippi dont il découvre d'abord les bouches par la mer, s'allie la faveur d'un grand nombre de tribus indiennes et finalement fonde la ville-port de Mobile, toujours dans le but de «barrer la route aux Anglais». Il est paradoxal que, par le traité d'Utrecht de 1713, la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie reviendront aux Anglais. Mais les activités d'Iberville offrent une image, que dis-je, une dramatique expression de ce que furent les luttes françaises à la fin de notre XVII^e siècle. Peut-être Frégault est-il trop sympathique vis-à-vis d'Iberville et a-t-il occulté certaines de ses opérations mercantiles d'un caractère douteux. Le fait essentiel qui domine et justifie les guerres d'Iberville est que celles-ci ont contrecarré le grand projet britannique de se déployer au-delà de l'Ohio. En effet, avait écrit un Anglais, si jamais les Français y consolidaient leur emprise

⁹ *Ibid.*: 93.

«ils deviendraient un jour ou l'autre maîtres de toutes les colonies britanniques»; ils articuleraient la Louisiane au Canada et tiendraient l'Amérique du Nord par le centre, «projet qu'ils n'ont jamais perdu de vue depuis qu'ils sont entrés dans le Mississipi en 1699». Je viens de citer un passage de Frégault dans *La guerre de la Conquête* qu'il conclut en affirmant: «On ne saurait mieux décrire le grand objectif que poursuivait, en fondant la Louisiane, le créateur de la Nouvelle-France, Pierre LeMoyne d'Iberville.»¹⁰

Je me suis attardé à cette dramatique fresque d'histoire centrée sur d'Iberville, car je ne suis pas le seul à penser que c'est dans son premier ouvrage qu'un auteur, qu'il soit historien ou littérateur, condense à son insu tous les éléments qui, par la suite, s'orchestrent dans l'ensemble de son oeuvre. On en a l'évidence à la lecture de *La civilisation de la Nouvelle-France* qui succède, dès la même année, à *d'Iberville*. Manifestement inspirée par *La naissance d'une race* de l'abbé Groulx, la visée de cette brève synthèse est de «ressaisir la civilisation de la Nouvelle-France au seul moment de son histoire [de 1713 à 1744] où elle [put] vraiment s'épanouir». ¹¹ Cet ouvrage est l'un des meilleurs de Frégault. Peut-être parce que le style en est plus souple et plus élégant. Peut-être aussi parce que l'auteur s'y révèle bon sociologue. Successivement, nous assistons, durant cette période de «paix armée», aux difficultés et aux améliorations de la vie économique, au fonctionnement des institutions administratives qui prolongent celles de la monarchie absolutiste métropolitaine, à la dynamique des relations entre seigneurs et censitaires qui «forment l'élément de base de l'organisation sociale du pays», (ici encore nous retrouvons, à l'insu de Frégault, les solides analyses de Léon Gérin), enfin à toutes les formes de ce que l'auteur condense sous l'appellation des «énergies spirituelles». De toute évidence, Frégault est fier d'affirmer, et nous ne pouvons que partager son sentiment, qu'une société complète a existé ici malgré toutes les épreuves passées et à venir: «Voici, écrit-il en conclusion, des hommes qui se sont conquis une patrie; quand il s'est agi de la défendre, puis de la reconstruire, ils ont dû compter largement sur leurs seules ressources. Maintenant, leur pays est leur oeuvre. Il leur appartient. C'est à lui qu'ils appartiennent. Telle est la raison profonde de leur sentiment national.»¹²

Rompant l'ordre chronologique de l'oeuvre de Frégault, je m'arrête immédiatement à son *Frontenac*, pour rappeler d'abord que, non seulement à propos de cet opuscule, mais, pour l'ensem-

¹⁰ *La guerre de la Conquête*, 42.

¹¹ *La Civilisation de la Nouvelle-France*, édition 1969, 17.

¹² *Ibid.*, 209.

ble de son oeuvre, Guy Frégault a bénéficié de l'aide érudite et assidue de son extraordinaire épouse, Lilianne. Elle-même historienne, élève de l'abbé Groulx, elle a été l'auxiliaire et l'intelligente collaboratrice de ses travaux. Tâche difficile, étant donné le souci de rigueur qui était celui de Frégault.

Je reviens à Frontenac dont les activités comme gouverneur de la Nouvelle-France précèdent la période des exploits d'Iberville. Plutôt qu'une monographie élaborée, il s'agit ici seulement de l'esquisse d'un portrait d'une dizaine de pages coiffant une série de documents, selon la formule de la collection des *Classiques canadiens* des Éditions Fides. Mais quel portrait! Car Frégault décompose l'image idéalisée qu'en avait jusqu'alors proposée l'historiographie canadienne comme «le plus grand des gouverneurs que nous envoya la France»¹³. Déjà la thèse de W.J. Eccles avait littéralement dégonflé la légende de Frontenac. Durant ses deux séjours au Canada de 1672 à 1682 et de 1689 à 1698, moins qu'un bon gouverneur, il fut un piètre administrateur qui ne sut que dresser contre lui l'animosité de l'évêque, des Jésuites, de tout son entourage administratif. Chez lui, «le chef cède le pas au tyranneau, le diplomate au trafiquant, le politique au politicien»^{13a}. Criblé de dettes et cupide, il est surtout de mèche avec «l'aristocratie du castor»^{13b}. Avant comme après 1689, sa politique indigène «reste sans intelligence autant que sans grandeur»^{13c}. Le Frontenac qui ressort des pages incisives de Frégault est loin de ressembler à l'image d'Épinal qu'a popularisée un monument de style baroque enchâssé dans la façade de la Législature de Québec.

Je dois avouer que l'une des questions qui m'intrigue le plus à propos de Frégault est de comprendre pourquoi il a consacré sa plus volumineuse monographie — deux tomes de quatre cents pages chacun — à l'intendant François Bigot. Le personnage, en effet, sort à la fois de chez Saint-Simon et de chez Balzac. Véritable Verrès de la Nouvelle-France, il fut prédateur, concussionnaire, fourbe et, pour tout dire, voleur. D'autres historiens, moins prudes, ont davantage parlé du très galant homme, du tombeur de femmes que fut Bigot. Frégault, sans camoufler des jugements aigus, traite Bigot avec une sorte de déférence élégante. Sans escamoter aucune malversation de ce gentilhomme cambrioleur, il le traite avec tous les égards dus à son rang. On a le sentiment que ce que Frégault cherche à mettre en lumière, plus qu'un homme, ce sont les dégradations d'un système administratif qui, loin des yeux

¹³ *Id.* En particulier, Henri Lorin, cité dans *Frontenac*, 7.

^{13a} *Ibid.*, 9.

^{13b} *Ibid.*, 13.

^{13c} *Ibid.*

de Louis XV, cherchait à soutirer de celui-ci tous les avantages possibles. L'essentiel était de court-circuiter les Bureaux métropolitains en camouflant ces tactiques par des discours controuvés qui étaient ceux de la Cour de l'époque. En définitive, ce *Bigot* brosse un tableau de l'état de plus en plus dépravé de l'aristocratie coloniale juste avant la Conquête, plus qu'il n'évoque un seul homme qui en fut lui-même une puissance et le signe de sa décadence. «Bigot, conclut Frégault, est un homme de son temps. Il réflète bien l'époque qui arrache à Bernis ce cri désespéré: «Mon Dieu, que notre nation est aplatie, et qu'on fait peu d'attention à la décadence du courage, de l'honneur en France.»¹⁴ À quoi Frégault ajoute: «Le dernier intendant du Canada participe à l'avilissement de son siècle.»¹⁵

En contraste avec cette désolante figure, se dresse l'importante personnalité du *Grand Marquis*. Il s'agit du second Vaudreuil, Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, le quatrième fils de Philippe de Rigaud de Vaudreuil qui fut gouverneur général de la Nouvelle-France de 1703 à 1725. Ce fils sera lui-même plus tard gouverneur général du Canada, de 1755 jusqu'à la Conquête, mais Frégault s'arrête exclusivement à la première phase de sa carrière alors que, durant 10 ans à compter de 1692, il fut gouverneur général de la Louisiane, à la suite de Jean-Baptiste LeMoyne de Bienville. Frégault élit ainsi de nouveau comme champ d'investigation sa chère Louisiane dont il reconstitue par le menu détail et avec un étonnant luxe d'érudition les années de crise, les guerres, l'administration, la prospérité finale sous le perspicace gouvernement de Rigaud de Cavagnial, qui se fait lui-même appeler Marquis de Vaudreuil. Face aux aléas des relations avec les tribus indiennes sans cesse sollicitées par les Britanniques de la côte est, Vaudreuil se révèle un chef imperturbable. Laissons Frégault récapituler lui-même quelques coordonnées essentielles de ce multiforme jeu d'échecs: «La guerre de la Succession d'Autriche... n'entame pas le territoire de la colonie, puisque l'invasion dont elle porte la menace n'a pas lieu; elle a cependant pour effet de réduire au minimum les rapports avec la métropole... la rupture des communications avec l'Europe précipite une crise des marchés qui, par voie de conséquence, déclenche une crise de la production, laquelle, à son tour, complétant le cycle fatal, aboutit à l'insuffisance du ravitaillement.»¹⁶ «Le véritable danger... est une strangulation économique. Vaudreuil pare le coup en nouant avec les colonies espagnoles de fructueuses relations...»¹⁷ Assumer la sécurité du

¹⁴ *François Bigot*, 2: 395.

¹⁵ *Ibid.*, 2: 395.

¹⁶ *Le Grand Marquis*, 450.

¹⁷ *Ibid.*

pays et en solidifier la prospérité, ce sont là les deux faces de l'oeuvre à laquelle le gouverneur s'est voué. «Dans leur éloquence massive, conclut Frégault, [les faits démontrent] que Pierre de Rigaud de Vaudreuil mérite de passer à l'histoire sous le nom du Grand Marquis.»¹⁸

J'ai déjà demandé à Guy Frégault laquelle de ses oeuvres il préférerait, celle qui lui paraissait la plus satisfaisante. Sans hésiter, il m'a répondu: *La guerre de la Conquête*. Je ne sais quel jugement portera la postérité mais, pour ma part, je partage l'opinion de Frégault. Cette oeuvre, en effet, est plus qu'un simple compte rendu des événements et des batailles qui ont abouti au désastre final de la Nouvelle-France. En des pages somptueuses, dès le début, tout au cours et en conclusion de l'oeuvre, l'auteur cherche à circonscrire les cadres politiques, géographiques et idéologiques dans lesquels s'inscrit cette tragédie. D'une part, il s'agit d'une opposition irréductible et d'une lutte à finir entre deux empires, celui de l'Angleterre et celui de la France. «Nous sommes, écrit-il, en présence de sociétés qui se combattent pour acquérir ce qu'elles ne pourraient acquérir autrement et repousser ce qu'elles ne peuvent repousser que par la force.»¹⁹ D'autre part, la conception que se faisaient les intellectuels français, y compris Montesquieu, des relations entre la métropole et ses colonies voulait que celles-ci soient tenues «sous la loi de la plus austère prohibition en faveur de la métropole»²⁰. En d'autres termes, elles ne sont que des établissements de commerce, et c'est pourquoi le ministre Choiseul livrera si volontiers l'improductif Canada²¹. Nous retrouvons ici un des éléments de la grande dialectique que j'ai déjà évoquée. Frégault y consacre d'abondantes pages dont nous entendrons l'écho dans son livre posthume sur Lionel Groulx. Il soulignera que celui-ci n'est pas parvenu «à voir combien le destin du peuple mis au monde au XVII^e siècle sur le Saint-Laurent [était] déjà inscrit dans l'ampleur relative, considérable, mais insuffisante de l'oeuvre colonisatrice poursuivie par la France durant cent cinquante ans»²².

Il serait téméraire de chercher à résumer en quelques phrases les épisodes de toute nature dont, comme le coryphée dans les drames grecs, l'auteur reconstitue la trame dans son monumental ouvrage. Je m'en tiens à l'un de ses propos de conclusion, étonnant sous la plume d'un ancien disciple de Lionel Groulx. «Nous

¹⁸ *Ibid.*, 454.

¹⁹ *La guerre de la Conquête*, 26.

²⁰ *Ibid.*, 447.

²¹ *Ibid.*, 446-447.

²² *Lionel Groulx tel qu'en lui-même*, 66-67.

avons mis du temps, écrit-il, à comprendre le véritable caractère du conflit qui entraîna, voici bientôt deux siècles, l'écroulement du Canada.»²³ Il y a à cela deux raisons principales: nous nous étions fait une «image à la fois merveilleuse, édifiante et sommaire du régime français»; «nous ne fûmes pas curieux d'en dégager les causes [de cette guerre], de la replacer dans les cadres du conflit mondial où elle se déroula et, moins encore, de connaître les mobiles de ceux à qui le sort des armes donna la victoire.»²⁴ Ainsi peut s'exprimer un homme qui, non seulement a ré-écrit l'histoire, mais l'a reconstituée avec plus d'envergure et plus de lucidité que ses devanciers.

D'identiques qualités d'ampleur dans la vision et d'originalité dans l'expression se retrouvent dans l'ouvrage que Frégault a publié en 1968 sous le titre *Le XVIII^e siècle canadien*. Il s'agit de sept études déjà parues dans diverses revues et qui abordent des thèmes dont la plupart se retrouvent dans ses autres oeuvres, ainsi *La population de la Nouvelle-France*, *L'Église et la société canadienne*, *La Compagnie de la Colonie*, *Les finances canadiennes*. De nouveau, on y retrouve l'impeccable érudition qui fait de Frégault un historien qui maîtrise souverainement son métier.

De ce métier seul, il y aurait à faire une révélatrice analyse qui permettrait de retracer l'évolution de la conception que Frégault s'est faite de la méthode historique et du rôle de l'historien. Au début, je l'ai rappelé, il endosse la méthodologie que lui a enseignée Delanglez et il se réclame en même temps des prémisses fondamentales de l'abbé Groulx. Encore dans une lettre du 14 mars 1949 adressée à celui-ci à la suite de la parution de *Bigot*, il lui répète: «Vous êtes mon maître de toujours...» À la suite de ce que j'appellerais cette sorte d'orthodoxie positiviste de stricte observance et cette fidélité sentimentale, Frégault élargit et raffine sa conception de la méthode et on en trouve de nombreuses affirmations disséminées dans les pages de presque tous ses ouvrages. Il en vient progressivement à considérer l'histoire comme «une science sociale permettant d'étudier un milieu à travers des institutions, des événements ou des hommes»²⁵. Dans *La civilisation de la Nouvelle-France*, il affirme: «En histoire, les théories grandiloquentes ne manquent pas de séduction. Il arrive, en revanche, que les faits parlent et leur langue, plus humble, comme il sied à l'expression de la réalité, mérite d'être entendue.»²⁶ C'est toutefois dans *La guerre de la Conquête* qu'il s'exprimera là-dessus avec le

²³ *La guerre de la Conquête*, 457.

²⁴ *Ibid.*, 457.

²⁵ *Le Grand Marquis*, 44.

²⁶ *La civilisation de la Nouvelle-France*, édition 1969, 98.

plus d'ampleur et de justesse. Il n'est pas excessif de voir dans ses propos d'alors ceux d'un disciple de Lucien Febvre, de qui il cite cette belle phrase: «L'histoire est un moyen d'organiser le passé pour l'empêcher de trop peser sur les épaules des hommes.»²⁷ Et nous voici de plain-pied avec les réflexions de l'un des plus grands historiens contemporains, Henri-Irénée Marrou qui écrit: «La personne de l'historien n'est pas l'individu abstrait... mais un être engagé qui, par toutes les fibres de son être, s'enracine dans le milieu humain auquel il appartient... qui l'a fait ce qu'il est et auquel tout ce qu'il fait retourne et profite.»²⁸

Frégault fut un authentique historien mais aussi, je l'ai déjà dit, un excellent écrivain. En cela encore, il correspond éminemment à des propos d'Irénée Marrou qui font suite à ceux que je viens de rappeler: «...Pour mener à bien sa tâche, écrit Marrou, pour remplir vraiment sa fonction, il est nécessaire que l'historien soit aussi un grand écrivain.»²⁹ La «dextérité de plume», le «bonheur d'expression» sont autant de qualités dont s'émaille l'oeuvre de Frégault. Je pourrais, sans verser dans l'impertinent panegyrique, apporter des centaines d'exemples de son talent d'écrivain. Je m'en tiendrai à ses deux dernières oeuvres dans lesquelles l'auteur, libéré en quelque sorte des compressions documentaires, se décontracte et parle soit de lui-même, soit de son maître Groulx. Il s'agit, vous l'avez deviné, de sa *Chronique des années perdues* et de *Groulx, tel qu'en lui-même*. Si l'on veut, je ne dis pas parvenir, mais chercher à cerner Frégault tel qu'en lui-même il fut, c'est dans ces deux oeuvres qu'on en aura la meilleure occasion en même temps que l'on verra éclater dans toute leur effervescence les qualités de son style.

La *Chronique des années perdues*, comme son titre l'indique, n'est pas une histoire mais une simple «chronique» des années amères durant lesquelles Frégault fut sous-ministre d'un Ministère, celui des Affaires culturelles, que le gouvernement québécois a à peine toléré et que les administrateurs, semblables en cela aux guerriers indiens de la Nouvelle-France, laissèrent griller à petit feu. Le livre n'est pas tant une apologie de ce que le Ministère — entendons Frégault — a réussi à accomplir, qu'une discrète complainte dont la tonalité n'a cessé de me rappeler celle de la *Passion selon S. Mathieu* de Bach. J'ai participé durant plus de 3 ans à cette passion à titre de président d'un soi-disant Conseil des arts du

²⁷ *La guerre de la Conquête*, 459.

²⁸ Henri-I. Marrou, *De la connaissance historique* (Paris, Éditions du Seuil, collection «Esprit», 1954), 277-278.

²⁹ *Ibid.*, 283.

Québec³⁰. C'est durant cette période que, frères officiellement antagonistes, nous devînmes de grands amis. Nous partagions, en effet, la même illusion, sinon une identique conviction que Frégault résume admirablement en une phrase qui devrait passer... à l'histoire: «Il s'est trouvé un moment, écrit-il dès son préambule, où... la tête un peu plus haute et le cœur battant un peu plus fort, nous nous sommes offert le luxe de faire un pas en avant, d'innover à notre mesure, de créer. C'est cet instant que j'ai voulu retrouver.»³¹ Peut-être ambitionna-t-il alors secrètement d'être l'un des grands intendants d'un Québec en voie de se refaire. Les circonstances et des hommes ont joué contre lui. Il est d'autant plus réjouissant de noter que le gouvernement québécois a récemment baptisé de son nom un édifice consacré aux Affaires culturelles, lequel, par une étrange coïncidence, était auparavant celui du Ministère de la Justice. Nous sommes d'une société qui, à défaut de reconnaître le mérite de ses grands vivants, parvient à les retrouver une fois qu'ils sont disparus.

Les grandeurs et les misères du peuple canadien-français, Frégault en reprend la relation dans son dernier ouvrage sur Lionel Groulx. Ouvrage indescriptible car il combine un résumé des *Mémoires* de Groulx, une critique de ceux-ci et une apologie du maître toujours vénéré. On a dit, avec raison, que c'était là le meilleur commentaire des *Mémoires* de Groulx³². Dans un style que je comparerais à celui de Sainte-Beuve et parfois de Michelet, Frégault reconstitue ce qui lui semble avoir été les composantes successives de la pensée de son maître versatile: prêtre, combattant héritier de l'Action française de France, historien par obligation, meneur de jeunes durant au moins trois générations, annonciateur d'un nationalisme qui oscille entre celui de Bourassa et le sien propre, lequel va et vient entre la notion d'un Québec indépendant et celui d'une indépendance relative du Québec au sein de la Confédération. L'oeuvre historique de Groulx, dit justement Frégault, est surtout «inspiratrice et pédagogique»³³. À ce titre, il se sentit objet d'opposition de la part de jeunes historiens, dont Frégault faisait sûrement partie et auxquels il ne fait allusion que de façon discrète. Groulx avait, dès le principe, opté pour une vocation qui était celle de la croisade plus que celle d'historien³⁴. En d'autres termes, il était un homme de talent, qui excellait comme écrivain,

³⁰ Voir à ce sujet, G. Frégault, *Chronique des années perdues*, chap. II.

³¹ *Chroniques des années perdues*, 11.

³² Gilles Dussault, «Lionel Groulx tel qu'en lui-même», compte rendu dans *Recherches sociographiques*, XX, 3 (1979): 415-416.

³³ *Lionel Groulx, tel qu'en lui-même*, 87.

³⁴ *Ibid.*, 108.

mais dont toute la production intellectuelle a été orientée par l'action³⁵. «[Groulx] fut homme d'action plus qu'historien — tel est le jour sous lequel il se présente.»³⁶ Ce sont les termes mêmes de Frégault au terme de son exégèse.

* * *

Après un tel bilan de l'oeuvre d'un historien par un historien, la tentation est forte d'imiter ce dernier en proposant un parallèle entre les deux oeuvres. Celle de Groulx, celle de Frégault. Ce faisant, je serais toutefois injuste pour Frégault qui a suffisamment de stature par lui-même. J'ai parlé de lui et comme historien et comme écrivain. Je m'en voudrais de terminer sans évoquer l'homme d'action, l'homme «engagé» qu'il fut aussi. Dans une allocution qu'il prononçait lors d'une réunion générale de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, en mai 1968, il affirmait: «Il existe plus d'une variété d'historiens: il y a ceux qui veulent chercher pour savoir, ceux qui veulent savoir pour comprendre et ceux qui veulent comprendre pour transformer.»³⁷ J'oserais affirmer que Frégault a combiné en lui-même ces trois aspects. J'ai tenté d'illustrer en quoi il avait incarné les deux premières catégories, lui pour qui, selon l'expression de Marc Bloch, le seul intérêt du passé est qu'il permet une meilleure compréhension de l'homme vivant en société et qu'il se prolonge dans le présent³⁸.

Il a aussi été une vivante expression du troisième aspect de la vocation d'historien: comprendre pour transformer. Citant l'abbé Groulx dans la même allocution, il rapporte des propos de 1953: Pour vivre, avait dit Groulx, «il faut d'abord en faire le choix... à la condition expresse... que le choix contienne tout ce qu'il implique loyalement...: la conquête franchement décidée des conditions essentielles de vie pour tout peuple.»³⁹ Ce programme de vie, Frégault en a fait son viatique. A l'instar de son maître, il a été une incarnation de ce beau mot de Pirenne que cite Marc Bloch: «Je suis historien. C'est pourquoi j'aime la vie.»⁴⁰

Que Frégault ait aimé la vie, le choix qu'il a fait des personnages et des périodes historiques qu'il a cherché à comprendre, à expliquer et à interpréter en sont un éloquent témoignage. La vision du passé n'a de sens qu'en tant qu'elle peut servir, non pas

³⁵ *Ibid.*, 154.

³⁶ *Ibid.*, 229.

³⁷ Allocution à l'occasion de la réunion générale de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, le 11 mai 1968; reproduite dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* sous le titre «Lionel Groulx», XXII, 1 (juin 1968): 3-16.

³⁸ Cité par Frégault, *supra*, 10.

³⁹ *Id.*, Groulx, *Pour bâtir* (Montréal, 1953) 89; *supra*, 15.

⁴⁰ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (Paris, 1949), 13; cité par Frégault, *supra*, 11.

tant de leçon que d'un moyen de se réinstaller dans le présent pour en conquérir les potentialités et les porter au plus haut degré de réalisation. C'est dans cette perspective que j'interprète son engagement dans le gouvernement de la Révolution tranquille. Il a senti qu'un gouvernement du Québec plus vigoureux, enfin plus audacieux, pouvait sinon réaliser, du moins poser les essentiels jalons d'un État indépendant dont n'avait cessé de parler Groulx depuis plus de cinquante ans. Nous savons qu'il fut largement déçu. Il n'en persévéra pas moins en se revigorant, vers la fin, dans l'évocation des *Mémoires* de Groulx. D'où l'espèce de testament énigmatique qu'il nous laisse au terme de son oeuvre et sur lequel je ne peux mieux terminer qu'en le faisant mien: «Qui vivra verra.»⁴¹

⁴¹ *Lionel Groulx tel qu'en lui-même*, 237.